

Intervention



Pour se relever du mauvais rêve disco Du jazz-punk au funk des années 80

Jacques Daigle

Numéro 12, juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daigle, J. (1981). Compte rendu de [Pour se relever du mauvais rêve disco : du jazz-punk au funk des années 80]. *Intervention*, (12), 48–50.

POUR SE RELEVER DU MAUVAIS RÊVE DISCO

du jazz-punk au funk des années 80

En 1977, Ornette Coleman, redoutable avant-gardiste du jazz refait surface en publiant l'album *Dancing in your head*. Ornette reste toujours un souffleur aussi unique, mais cette basse électrique, ces deux guitares électriques... une musique binaire et dissonante, remet en question nos habitudes d'écoute, et en même temps déclenche une sorte d'envie de bouger, de danser dans une fête instantanée: la musique cérébrale devenue dansante.

L'année suivante, il récidive: c'est *Body Meta*. Même formule instrumentale, batterie plus polyrythmique, beaux thèmes qui cotoient la dissonance, opposition saxo/deux guitares, apparition du funky, guitares hachurées. Les inconditionnels du CAPITAINE s'y reconnaissent bien, l'interaction. Ornette/Beefheart devient évidente. Pour la plus grande joie de tous, ce dernier recouvrera la santé musicale peu de temps après.

Entre temps, la scène dite rock qui souffrait d'asphyxie assez avancée depuis quelques années explose dans toutes les directions, dans tous les styles à la fois.

Lydia Lunch, Talking Heads et autres James White (*Con-tortions*) se moquent des barrières; le punk, le funk, se mélangent joyeusement aux vieux big bands, au Free, James White souffle à la Ornette, swingue à la James Brown, on l'accuse de fumisterie, de ne pas savoir jouer, mais la musique jazz-punk décolle.

JAMES BLOOD ULMER: *Are You Glad To Be In America*, rough trade 1980.



Aujourd'hui, l'hybride continue à se transformer. Un personnage capital: James Blood Ulmer. Ce guitariste électrique, drop-out du jazz conventionnel, vient de publier son deuxième disque: *Are you glad to be in America?*, paradoxalement issu de l'Angleterre. On considère James Blood comme un des grands innovateurs actuels de la guitare électrique, parallèlement aux Hans Reichel, Derek Bailey, Eugène Chadbourne, Fred Frith, et autres. Toutefois, il a choisi d'évoluer dans un monde différent, restant fidèle à ses racines noires. Ce qui ne l'empêche pas d'entraîner sa guitare dans des solos déchirants, à corps perdu, de la fouetter de courts et secs accords rythmiques, à travers des thèmes colemaniens, véritables Picasso sonores. On retrouve beaucoup de la fu-

reur de Sonny Sharrock, avec une technique plus solide à travers ces hachures, trémolos, réverbérations.

La folle batterie lourde mise à l'avant-plan ressemble parfois à une locomotive emballée avec ou en opposition à la basse sourde et rapide, souvent autonome. Tissage polyrythmique ou Funk, on n'est pas si loin de la période récente et déjà vieille de Miles Davis.

James Blood a plutôt connu les lofts new-yorkais et trois ex-collègues, Olu Dara (trompette), Oliver Lake (saxalto) et David Murray (saxténor) déversent derrière lui des tonnes de souffles brûlants.

Loin d'être figés dans des écritures remâchées, ils forment un bloc compact et souple déchiré fréquemment en courts solos échelonnés hurlés par le grand David Murray à la façon d'Albert Ayler. Ce disque-paroxisme, fusion entre le funk dur et un jazz hérité en partie des avant-gardistes new-yorkais ne doit rien du tout à ces recettes aseptisées du banal jazz fusion (ou jazz-rock ou jazz d'ascenseur).

D'ailleurs James Blood avait rencontré Ornette Coleman vers 1973, un événement capital. Il intégrera bientôt l'écriture harmonologique du maître à sa guitare remplie de l'électricité animale de Hendrix. Il était tout naturel de retrouver Ornette sur le premier disque de James Blood (*Tales of Captain Black*, 10/9), musique dense, complexe, polyrythmique, hale-tante qui se prolonge dans le nouveau disque.

Les deux pièces chantées, parues en 45 tours, nous amènent directement dans le rhythm'n blues, démarche qui nous rappelle l'époque *Attica Blues* d'Archie Shepp. Ici, l'incidence sociale est moins tragique: *Are you glad to be in America?* Jazz Is The Teacher, Funk Is The Preacher. James Blood, en remplaçant le swing par le funk, voudrait faire retourner le jazz dans la salle de danse comme dans les années de dépression. Puisse-t-il ne pas y laisser son originalité et sa fougue en chemin...

DEFUNKT (Hannibal-Antilles, 1980)

la machine à funk
bien huilée



Defunkt, lui se trouve carrément sur la piste de danse. Son premier disque dévoile une toute autre approche. Ici on extirpe toute dissidence jazzifiante malgré la présence de musiciens déjà connus des milieux de la musique afro-américaine (Ted Daniel, ainsi que Bobo Shaw et Joseph Bowie du *Human Arts Ensemble*).

Un funk bavard et un peu chic, poli techniquement d'un bout à l'autre, baigne dans l'huile, des voix rappellent la période «Overnite Sensation» de Frank Zappa (notons ici la présence inattendue de Michael Riesman, un membre du groupe de Phillip Glass). Les cuivres se livrent surtout à un travail d'ensemble impeccable, laissant pointer ici et là quelques riffs épaisses, acérées, musclées; de courts solos ne font qu'agacer l'appétit des jazzophiles. Les guitares tricotent inlassablement de vits motifs rythmiques et des solos légèrement éraillés. Quelques gadgets, dont un synthétiseur heureusement assez discret.

Ce disque déçoit si on se laisse prendre au piège des noms prestigieux. À moins de situer cette musique dans son véritable contexte un phénomène de rejet risque de se manifester.

Peut-être en spectacle De-funkt sort-il un peu des sentiers battus. N'empêche qu'il est un peu prématuré d'accuser ce groupe de se complaire dans une recette (si c'est le cas avouons quand même qu'ils ont quelque peu amélioré celle-ci). Eux seuls (on l'espère) détermineront leur direction à prendre. Pour l'instant, ils font danser.

ENO-DAVID BYRNE: My Life In The Bush Of Ghosts

l'album collage d'une actualité brûlante



Après la «claque» que les Talkings Heads nous avaient servie avec *Remain In Light*, voici maintenant l'oeuvre la plus actuelle possible, fruit d'une collaboration plus directe d'Eno avec Byrne, la suite logique et la parenthèse.

On est en présence ici d'une douzaine de courtes pièces, tableaux et collages sonores variés où l'on peut distinguer l'apport personnel de nos deux complices. Les couleurs plus «urbaines» de Byrne, celles du funk-afro des Talking Heads, marquent principalement la première face. Le travail d'Eno s'affirme plus sur la seconde, dessinant des arabesques de synthétiseurs lointains, des nappes hypnotiques parfois inquiétantes, quasi-acides, parfois au bord du robotisme sans jamais y succomber. Ainsi ressort son côté «européen», allemand surtout, les rythmes obsessifs de Can, les planeries de Cluster.

L'aspect incantatoire habituel des vocaux de David Byrne se concrétise ici dans de «vrais» sermons, enregistrés à la radio, de prédicateurs «new-wave», d'exorcistes. Ailleurs, nous sommes plongés en plein Islam, avec des enregistrements de pièces musulmanes collectives, de chanteuses libanaises ou égyptiennes (les références discographiques sont même citées).

Ces éléments vocaux, souvent travaillés, hachurés, sculptés, peuvent être serrés à l'intérieur d'un tissu funky dense où s'infiltrent des cascades rythmiques de guitare électrique ou, au contraire, être entourés de modulations orientalisantes derrière une lente rythmique hypnotisante.

Les phrases agressives des évangélistes, traitées et intégrées à un rythme afro ou funk dans un foisonnement de percussions et de batteries, provoquent une sorte de transe dansante diabolique. Le rire d'un exorciste, comme sorti d'une vieille

radio sans âge, évoque, avec un frisson dans le dos... Satan lui-même, Jim Jones. Collage ironique, tableau horripilant de la société américaine, ce grand Far-West des années 80.

Une réussite que ce collage sonore: non pas superposition d'éléments disparates et fracturés mais emboîtement et intégration à la structure d'éléments extérieurs qui en alimentent la force. Un tableau rythmique, d'une actualité brûlante, accroché aux murs des discothèques new-wave.

DON HASSEL — BRIAN ENO: Possible Music/ Fourth World (vol. 1).

une nouvelle oreille vers le Tiers-Monde



Ses aventures avec David Byrne et les Talking Heads, ne sont qu'une façade de l'incroyable activité de Brian Eno. Catalyseur à l'écoute universelle, alchimiste de studio, il se place dans une position de non-musicien, comme un sculpteur de son, créateur de douces ambiances feutrées ou de résonnances infinies. Technologiquement avant-gardiste mais ouvert aux musiques minimalistes et ethniques, son champ d'activité s'approche des 360 degrés. Eno réussit à se faire complice de musiciens qu'il enregistre et «assiste» parfois.

Le nouveau disque de Jon Hassell témoigne bien de cette activité. Hassell chante avec sa trompette des

incantations rappelant les lamas tibétains et le chanteur indien Pandit Pran Nath, influence déterminante pour lui. Ce souffle oblique, cette façon unique de jouer d'un instrument rattaché avant tout au jazz, évoque le souffle chaud des alizés, une atmosphère humide et moite pleine d'un foisonnement d'insectes tropicaux.

On voyage au-dessus d'une infrastructure de percussions mêlant le Brésil, l'Afrique, le Moyen-Orient; quelques synthétiseurs éthérés coulent en nappes lointaines ou tissent des boucles (drones) d'un motif minimal continu.

Ce disque se situe dans la continuité de *Vernal Equinox* (Lovely Music, 1976), avec un peu de chaleur sud-américaine, moins présente que dans *Earthquake Island* (Tomato, 1978). Le bain d'écho rappelle certaines ambiances créées par Joe Zawinul, quoique ce ne sont pas quelques présences de basse électrique qui rapprochent cette musique de Weather Report.

Les peaux des percussions et les claquements de mains donnent à cette musique un côté «primitif» qui ajouté aux technologies modernes, a inspiré à Hassell cette formule: Tiers Monde + Technologie = quatrième monde (Fourth World).

LARAAJI: Day of Radiance (série Ambiant 3 produit par Eno)



Le troisième disque de la série Ambient Music démontre une fois pour toutes l'intérêt de Brian Eno pour les musiques orientales dans leur plus pur esprit méditatif et répétitif.

Ici Eno ne se sert pas de ces éléments pour en faire quelque chose d'autre. Plutôt que d'adopter une démarche électrique, il a produit ici un pur joyau de musique ethnique acoustique, sculpté et poli par les techniques d'enregistrement les plus perfectionnées.

Disque mystérieux aussi... Où Eno a-t-il découvert Laraaji? Ce musicien serait un noir qui joue ses compositions, venant en droite ligne d'une millénaire tradition se situant quelque part entre

l'Inde et le Bali. Aucune indication non plus sur l'instrument utilisé... qui pourrait être de la famille du zither, joué ici comme équivalent oriental, comme le santoor indien.

Cette démarche rappelle Stéphane Micus, ce musicien occidental qui a aussi exploré l'Orient (sur trois disques) dans de merveilleuses compositions pour guitare, zither, sitar, rebab, orgue à bouche, shakuhachi, etc... La musique de Laraaji, par la magie des cordes, nous ramène à des millénaires de notre Occident moderne, dans des images sans âge. Mouvement perpétuel des cordes frappée répétitivement des trois danses de la première face qui font penser à la pérennité d'une cascade du petit matin. Cette

structure évoque un peu **Drumming** de Steve Reich.

Les deux longues méditations de la face B se répètent dans un infini où le temps semble s'être arrêté. Océan de silence. Mais est-ce le silence de son propre intérieur ou celui d'une dimension universelle que l'on découvre ici? C'est là le grand secret de ce troisième et plus beau volet des musiques ambiantes que nous fait découvrir Eno.

Jacques Daigle

Intervention 58.



Les minutes et les actes d'une performance. Dans le cadre du Festival de performances, organisé par le Symposium international de sculpture environnementale de Chicoutimi, en juillet '80, Jocelyn Maltais (artiste du regroupement multidisciplinaire LANGAGE +) entreprend de transformer la fontaine sur la rivière «Petite Décharge» en un monument à l'écologie. Cette rivière qui traverse la ville d'Alma est «un scandale de pollution» et la fontaine qui trône ironiquement sur ses eaux grises «a fonctionné à peine assez souvent pour que les photographes aient le temps de la croquer pour en faire des cartes postales».

Le projet, comme l'explique Maltais, est à la fois une sculpture environnementale, un projet d'art sociologique et une performance. L'intervention aura duré 58 heures consécutives. Cette publication présentée par l'artiste rend compte au fil des pages, au fil des heures, jusqu'à la 58ième, jusqu'au 58ième câble tendu du centre de la fontaine, jusqu'au 58ième arbre planté au bout de chacun des vecteurs, du déroulement de l'action qui emprunte sa forme au cérémonial religieux: artiste/officiant, geste de rachat à l'égard de l'environnement/immolation symbolique du pollueur, purificateur/vêtement brûlés, remises de scapulaires contenant des reliques, etc...

Pour obtenir gratuitement un exemplaire d'Intervention 58, écrivez à LANGAGE + (675, boulevard Auger ouest, Alma, G8B 2B7.)

1 an, 4 numéros

CANADA

régulier \$10
institution \$15
soutien: illimité

USA / EUROPE

(poste voie de surface) \$15
(poste voie aérienne) \$20

Les anciens numéros sont disponibles au coût de \$2 l'exemplaire

cochez les numéros désirés:

✓ 1 2 épuisé 3 4 5 6 7 8 9 10 11

nom _____

adresse _____

ville _____

code postal _____

Chèque ou mandat poste au montant de (\$_____) à l'ordre de

LA REVUE INTERVENTION
Case postale 277, Haute Ville
Québec, G1R 4P8
Canada.

FORMULE D'ABONNEMENT